

CELESTINA BIALETTI
AVEC LA COMPLICITÉ DE
ALESSANDRO BARBAGLIA

La
romanesque *histoire*
d'une *cafetière*
nommée
Moka



LIANA LEVI



Une petite cafetière, objet emblématique, au cœur d'une étourdissante aventure familiale et industrielle. Elle a bientôt cent ans, la Moka. Conçue en 1936 par Alfonso Bialetti qui l'imagine en regardant sa femme utiliser une lessiveuse. Enfouie par lui pendant la guerre dans un terrain proche du lac d'Orta pour la protéger des convoitises allemandes. Promue dans les années cinquante par le fils du concepteur, Renato, qui pour elle utilise une toute nouvelle arme, la réclame. Exposée au MoMA à New York. Vendue à des millions d'exemplaires, elle accompagne, imperturbable, les changements de notre société. Son histoire romanesque n'est pas seulement celle de la famille Bialetti, c'est aussi la nôtre. La saga d'une famille italienne à la conquête du monde.

ALESSANDRO BARBAGLIA, écrivain et libraire, est né en 1980 à Borgomanero et vit à Novara. Les éditions Liana Levi ont publié ses deux romans : *Le Coup du fou* et *L'Invention d'Eva*. Pour cette histoire il a prêté sa plume à la benjamine de la famille BIALETTI, Celestina, née en 1945, qui a accepté de déposer entre ses mains tous ses souvenirs.

Celestina Bialetti
avec la complicité de
Alessandro Barbaglia

La romanesque histoire
d'une cafetière
nommée Moka

*Traduit de l'italien
par Jean-Luc Defromont*



Liana Levi

Pour Ada et Alfonso

Appelez-moi Tina

Appelez-moi Tina.

Et même, faites comme mes élèves d'autrefois : laissez tomber le vouvoiement et les formules telles que « madame la maîtresse » ou « mes respects ». J'ai été institutrice dans les années soixante-dix, mais pas de celles qui disent « taisez-vous, tenez-vous bien, le dos droit ! ». Ce métier, je l'ai exercé à ma façon : j'ai été une enseignante qui cassait les codes – certainement pas les bonbons.

Et qu'il ne vous vienne pas en tête de vous découvrir quand je passe : pour qui vous m'avez prise, une vieille dame ? Enfin – pour l'amour du ciel ! – ne vous hasardez pas à m'offrir un café : si j'en ai envie, je pose mon stylo, je vais à la cuisine et je m'en prépare un moi-même. Je sais utiliser une cafetière, moi ! Je me débrouille très bien toute seule.

Échangeons une poignée de main, mettez-vous à l'aise, comme et où vous voudrez.

C'est que je me suis mis en tête de vous raconter une histoire qui commence à la fin du XIX^e siècle. Celle de mon père Alfonso et de mon frère Renato, et la mienne, bien sûr... Celle de notre famille, en somme. Je ne le fais pas par narcissisme ou je ne sais quoi ; qui s'intéresserait à une histoire de famille, n'est-ce pas un genre qui a déjà tout dit ? Toutes les familles heureuses se ressemblent, et la

mienne n'a pas été malheureuse. Compliquée, peut-être, mais pas malheureuse. Alors? Qu'ai-je donc à raconter?

Ces derniers jours, si j'ai pris une feuille et un stylo, si je me suis mise à écrire à ce sujet, ce n'est pas parce que j'avais envie de fournir mon point de vue, mais parce que je me suis dit que cette histoire qui est la nôtre est aussi la vôtre. Elle vous appartient. À certains égards, elle est à tout le monde.

C'est pourquoi je voudrais vous la faire connaître en détail, telle qu'elle s'est vraiment déroulée. Car elle tourne autour d'un geste, d'un arôme, d'une idée, d'un rituel quotidien, d'un symbole – osera-t-on employer ce mot si archétypique? Mais oui, osons, les grandes histoires sont aussi faites de grands mots qui nous concernent tous.

C'est l'histoire d'un objet que vous avez eu entre les mains au moins une fois dans votre vie, qui l'a en quelque sorte marquée. Et qui continue peut-être de le faire. Voilà pourquoi je l'écris, pourquoi je me permets d'être franche avec vous.

Et maintenant, il convient peut-être de préciser une chose que tu n'as jamais sue, papa Alfonso: j'ai deux fils. Ils sont grands désormais, ce sont des adultes, des hommes mariés. Ils t'ont même donné une arrière-petite-fille, une enfant magnifique prénommée Adele. De temps en temps, on joue ensemble comme tu le faisais avec moi, je lui raconte tes histoires, je lui fredonne tes chansonnettes. Elle est en train d'apprendre à écrire, et quand elle me voit aux prises avec ces brouillons, elle s'installe à côté de moi et recopie quelques lignes, mot après mot. C'est la fille de mon cadet, Andrea, architecte de son état. Chaque fois que je la vois s'amuser à des jeux de construction, je pense à cet objet que j'évoquais plus

haut, et je me dis : « Les voilà, les doigts qui l'ont assemblé pour la première fois, il y a un siècle, ce sont maintenant ceux de la plus petite de la famille ! » J'ai l'impression que le talent est le même.

Mon fils aîné, quant à lui, s'appelle Matteo. C'est un écrivain : avec les mots, il a cette habileté dont tu faisais preuve, papa, pour polir une pièce à l'infini, à la perfection. Il écrit des romans policiers, qui se déroulent entre autres ici, autour du lac d'Orta et de l'île de San Giulio. Toute cette histoire le passionne, il l'a toujours considérée comme une grande histoire. Si je l'écris, c'est aussi grâce à lui.

Ah, il faut que je procède avec calme, sans précipitation.

On ne dit pas tout d'emblée, on ne mélange pas toutes les périodes... Cette histoire commence alors que Renato, Andrea, Matteo et Adele n'existent pas encore et qu'Alfonso est encore un enfant ! Allons-y petit à petit, progressivement. Je dois faire plus attention, l'institutrice que j'étais aurait couvert d'annotations en rouge une rédaction de ce type. Faisons même un pas en arrière, prenons le temps. Moi, j'ai un drôle de rapport au temps. Quand je me regarde dans un miroir, je pense toujours que je dois en changer. Il me paraît vieilli. *Lui*. Et moi, je n'aime pas beaucoup les choses qui ne marchent pas à mon rythme.

Reprenons : il y a quelques jours, je suis sortie de ma maison d'Omegna, qui surplombe le lac, pour me rendre à Milan. Vue d'ici, cette ville paraît toujours si lointaine – Milan, ce mot même semble évoquer un lieu inaccessible... – et pourtant, quand on s'y met, on finit par y arriver.

J'ai fait ce que j'avais à faire puis je me suis retrouvée à côté du Duomo, de cette merveille dorée qui a l'air de

s'égoutter vers le haut. J'étais là, hier, sur cette place étincelante d'or, quand j'ai aperçu sur ma gauche la vitrine d'un vaste magasin. Puis une deuxième vitrine, puis trois, puis quatre. Et bien plus encore.

Il y a du monde partout, tant de choses à observer sur cette place, la terrasse Aperol ou la galerie Vittorio Emanuele. Le regard peut glisser jusqu'à la Scala. Bref, c'est la place du Duomo.

Mais moi, je me suis approchée de ce magasin qui semblait m'appeler par mon nom, j'ai lu son enseigne, très grande et brillante, un fond d'un noir de nuit où scintille une imposante inscription blanche. « C'est fou, quand même », je me suis dit. Je l'ai lue, lettre après lettre. Alors entre mes lèvres a jailli une de ces phrases que ma mère disait en dialecte à mon père : « *L'è ura de liva sü, el Bialet barbota !* » Il est l'heure de se lever, la Bialetti gargouille ! Comme si quelque chose se levait en moi en gargouillant : une émotion. L'idée que cette histoire méritait vraiment d'être écrite. J'avais l'impression d'entendre un écho en moi. La voix de ma mère, d'un quartier, d'un village. Voire d'une nation tout entière. Comme si on m'appelait par mon nom, disais-je.

En élargissant mon champ de vision, j'ai vu mon père, là, sur la vitrine, dans le miroitement d'un reflet imaginaire... Je l'ai vu poser une main sur mon épaule ; et mon frère, de l'autre côté, m'a ébouriffée, taquin comme toujours. J'ai les cheveux longs et blonds. Aujourd'hui comme dans l'enfance. J'ai les yeux bleus. Aujourd'hui non moins qu'alors. Ces deux-là, je les ai observés en pensée, si différents et si complémentaires. Telles l'eau et la poudre de café. Ces deux Bialetti. Et au milieu, moi. Bialetti tout autant qu'eux.

Appelez-moi Tina. Je suis Celestina, Celestina Bialetti.

Mon père a inventé la Moka¹ Express Bialetti, et mon frère avait une grosse moustache. Lui, l'invention de mon père, il l'a diffusée dans le monde entier. Si cette cafetière vous est un jour passée entre les mains, c'est grâce à eux.

Et puis, chaque fois que vous en vissez une, chaque fois que vous avisez le logo du petit homme moustachu, voilà, vous regardez dans les yeux Renato, mon frère. Vous tenez entre vos mains l'invention d'Alfonso, mon père. Et la prochaine fois, vous entendrez aussi ma voix. Celle qui dit: «Appelez-moi Tina, mettez-vous à l'aise, qu'on puisse commencer.»

1. En italien, le nom Moka désigne non une variété de café, une boisson ou un gâteau, comme en français, mais la cafetière elle-même. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Prologue

Ce sera notre fortune

*Je suis en proie à mille idées : / l'une annule l'autre, /
si bien que je me perds / dans les superpositions. /
Du coup, / personne ne saura jamais / que je suis un génie.*
«Le génie», Renato Bialetti¹

Il y a un homme. Face à lui, un autre homme, plus jeune, qu'il fixe de son regard acéré. À un pas l'un de l'autre, ils sont si proches qu'ils s'entendent respirer. Respirations lentes, chaudes. On dirait qu'ils sont en colère, or ce n'est pas le cas, bien au contraire : leurs yeux brillent de joie. L'émotion, parfois, fige tout autant que la colère.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi qu'ils se tiennent, je les vois : épaules, jambes, bras le long du corps. La barbe du jeune homme, qu'on ne distingue pas de sa moustache, sa chemise déchirée. Je pourrais même dessiner sa tenue toute rapiécée – son « costume d'Arlequin », comme il l'appelait –, je sais à quoi il ressemble.

1. Les petits textes et poèmes de Renato Bialetti cités dans cet ouvrage sont pour la plupart tirés de son recueil *Io sono randagio, poesie, ricordi, riflessioni*.

L'autre homme, au contraire, est impeccable. Il a une toison de boucles indomptables, une crinière châtain plaquée en arrière au niveau des tempes. Un nuage au-dessus de la tempête de pensées qui s'agite dans son crâne.

Mon récit doit commencer là, le jour de vos retrouvailles. Le jour où vous êtes deux hommes face à face. Vivants. C'est incroyable.

Maintenant, je vole à chacun des détails, je vous filme en gros plan, comme au cinéma: la mâchoire crispée de l'un qui tend sa peau jusqu'aux tempes, les yeux de l'autre, un peu gonflés. De fatigue et de larmes. De jours et d'années. De la guerre qui vient de s'achever. On est en octobre 1945, à Sant'Anna di Crusinallo, à deux pas d'Omegna, l'automne vient de commencer.

C'est le moment où beaucoup d'hommes rentrent chez eux, presque tous blessés, ou malades. Ceux qui s'en sortent le mieux sont en loques et fourbus, un sort quoi qu'il en soit préférable à celui de tant d'autres, car ces journées sont aussi noyées des larmes de tous les retours qui n'ont pas eu lieu.

Le jeune qui vient de rentrer chez lui y est arrivé par miracle. Il a parcouru des kilomètres à pied, puis il a pris un train avant de sauter dans une camionnette jusqu'à Omegna. Une partie de plaisir, vu son point de départ: un stalag, où il a passé deux ans. En Allemagne. Ou du moins aux confins de l'Allemagne de l'époque, dans une région qui deviendrait plus tard la Lituanie.

Quoi qu'il en soit, à la maison, tout le monde le croyait mort. Pourtant, il est revenu.

Il reste raide, droit comme un piquet, allez savoir quel effort ça lui coûte de se montrer aussi dur. Ils ne se disent

rien, ces deux-là, ils meurent d'envie de parler mais restent engoncés dans ce défi stupide consistant à ne pas être le premier à étreindre l'autre.

Alors c'est à moi de commencer. Je suis là, moi aussi. Mais ma première réplique ne vaut pas grand-chose : je les vois, et je me mets à pleurer.

Non, pas sous le coup de l'émotion. C'est que je n'ai même pas un an lors de cette scène. J'ai à peine six mois, et je suis tout entière dans les bras de ma mère. Qui est aussi la sienne, je veux dire celle du jeune homme qui vient de rentrer. Lui, il ne m'a jamais vue, il ignore totalement qui je suis, il a été déporté avant qu'il se passe quelque chose dans le ventre de notre mère. En tout cas, ce n'est pas ce qui l'intéresse maintenant, ce n'est pas moi. Il m'entend chouiner et, sans se retourner pour me regarder, imagine que je suis la fille de ma grande sœur, de notre sœur. Mais oui, voyons, quand il est parti, notre mère était trop âgée pour tomber enceinte. Et puis... elle était censée ne plus pouvoir porter d'enfant, après cette opération une dizaine d'années plus tôt... En outre, mon père – qui est aussi celui du jeune homme – pourrait très bien être mon grand-père. Bref, l'hypothèse que je sois sa sœur ne lui effleure pas l'esprit.

Ce jeune homme, bien que quatre-vingts ans se soient écoulés depuis cet instant si lointain, c'est comme si je le revoyais tel quel. Certains traits de son visage n'ont pas changé depuis. Ses yeux légèrement proéminents, ses paupières basses, tels des rideaux tombant en douceur sur ses iris couleur olive.

J'ai perdu le fil, il faut que je fasse attention. Que je reprenne depuis le début, sans me laisser distraire. Il est tard, je dois me dépêcher : repartons de zéro. J'ai décidé de tout écrire, il faut que je sois précise : mon frère de

retour de captivité, notre père tout près de lui. Les yeux dans les yeux. Ils restent congelés encore un instant, puis il y a une explosion. De bonheur, d'émotion, d'étreintes très chaleureuses. Le silence s'est dissipé, c'est comme le début d'une fête.

Jusqu'à ce que lui, le jeune homme, mon frère, de sa grosse voix de toujours, rompe cette extase. Il regarde cet homme qui est notre père, il le voit rire et lui dit d'un ton un peu trop sec :

– Où tu l'as mis, papa ?

Il y a un merle qui siffle, pour le reste, on n'entend soudain plus rien. Tout redevient silence. Celui de la famille au complet que nous sommes de nouveau. Il y a de la joie, bien sûr, elle n'a pas disparu, c'est la joie du retour, mais cette question a créé une petite fissure. Elle a coupé le souffle à tout le monde.

– Papa, répète le jeune homme, où tu l'as mis ?

Il articule bien, darde les mots un à un dans l'air, éternels. Jusqu'à ce que l'homme en face de lui réponde comme ceci : en tendant le bras. En désignant le lointain. Au loin, cependant, il n'y a rien. Juste une grande prairie qui s'étend jusqu'aux montagnes.

Maintenant, ils sont tous les deux à un souffle l'un de l'autre. Encore plus proches. Même le merle se tait. Moi aussi, j'ai cessé de pleurer. Maintenant, ils sont torse contre torse.

– Je l'ai enterré, répond le père.

Et il repousse un peu le jeune homme avant de dire cette chose qui retentit comme un coup de tonnerre :

– Les Allemands m'avaient déjà enlevé mon fils, je ne pouvais pas permettre qu'ils me prennent aussi ça.

Ça.

Ça, c'est le moule. Le moule de la cafetière.

Le garçon serre alors les poings, ses bras sont raides le long de son corps.

La pelle l'atteint presque en plein front. Celle que ma mère lui a lancée d'un bras, tout en me tenant de l'autre. Juste avant de faire un signe vers la prairie, comme pour dire: «Allez le déterrer. Cessez de faire les idiots, aujourd'hui c'est jour de fête.»

– Il va falloir retourner tout le terrain, dit le père au fils.

D'un ton moins dur, toutefois, ils ont déjà recommencé à se sourire. Puis il murmure à sa femme:

– La prairie, elle est grande, d'ici jusqu'à là-bas... et moi, je ne sais plus exactement où...

Alors son fils le serre dans ses bras.

– Allons en chercher une autre, papa. (Il veut dire une autre pelle.) Si on s'y met à deux, tu verras, on le retrouvera avant ce soir!

Et tandis qu'il l'étreint, que la joie du retour s'empare de ces hommes et de toute notre famille, que l'enthousiasme contamine même les voisins, que les chiens aboient de bonheur et que tout exulte pour cette merveille – le fils enfin de retour –, mon frère, Renato, pose les mains sur les épaules de notre père, Alfonso. Il le transperce de son regard vert.

– On va le sortir de terre, ce moule. Et puis tu verras, papa, que cette petite machine-là, ce sera notre fortune!

Renato, mon frère. Alfonso, notre père. Quand ces deux-là s'en vont retourner la prairie devant notre maison, maman et moi restons à l'écart. Elle s'appelle Ada. Elle me serre contre elle telle une poupée, elle sourit. Elle a entendu cette phrase autrefois. Elle a déjà entendu ce mot, «fortune», associé à la petite machine. Mais prononcé par Alfonso, et non par Renato, or ces

deux-là peuvent utiliser le même terme, «fortune», et penser à des choses fort différentes.

En tout cas, cette phrase lui rappelle un passé reculé. Quand c'était elle qui avait manqué mourir. Quand elle avait été la toute première au monde à voir cette machine. Quand son histoire devait encore commencer, mais qu'elle était pourtant déjà là tout entière.

1

Le camelot

Il faut une date, ne serait-ce que pour le plaisir de commencer par quelque chose de sûr et certain. Celle du jour où mon père, Alfonso Bialetti, est venu au monde : dimanche 17 juin 1888.

Nul ne connaît le moment exact, mais le dimanche, à mon avis, toutes les heures se valent : c'est quoi qu'il en soit un beau jour pour naître. « Il n'y a que les fainéants qui naissent le dimanche ! », insinue un dicton des environs, que j'imputerais plutôt à l'envie. Car le dimanche, au village, les cloches sonnent et un petit air de fête règne partout. Or la fête, on la construit pierre à pierre. Ce n'est pas une affaire de paresseux. Dans les foyers, on prépare les déjeuners de famille, grands et opulents. Personne ne peut se permettre trop d'indolence, chacun a quelque chose à faire, qui à l'église, qui sur la place, qui en cuisine. Qui dans les bars. Bref, d'après moi, loin d'être oisifs, les gens nés le dimanche jouissent au contraire d'une capacité festive à s'activer. Et de l'aptitude à venir à point nommé, au moment clé.

Le fait est que c'est par une telle journée, en ce tiède mois de juin 1888, que naît mon père : Alfonso Bialetti. Fils de mon grand-père, Luigi Bialetti. Et de sa femme, Luigia Sartorisio.

Luigi et Luigia: deux êtres qui, dès le baptême, semblaient promis l'un à l'autre. Deux personnages de roman. Destinés à vivre une inévitable histoire d'amour.

D'ailleurs, moins de trois ans plus tard, ils ont déjà un autre fils: Camillo. De quoi refaire la fête. «Voyez-moi ce Luigi et cette Luigia, comme la fortune leur sourit!» Un an plus tard, ils auront aussi une petite fille, morte-née, et Luigia décédera elle-même au bout de quelques semaines: sait-on jamais ce que la fortune nous réserve?

Orphelin de mère à quatre ans. Voilà ce qui arrive à mon père, moins d'une décennie avant 1900.

Il naît à Montebuglio, si vous voulez tout savoir. Car dans cette histoire, il faut aussi un village – qui n'est même pas un village, d'ailleurs, mais un hameau rattaché à la commune de Casale Corte Cerro. Une poignée de maisons, une centaine de vies à cheval entre deux siècles.

Le lac d'Orta n'est qu'à un coup d'œil de là. On croirait entendre les noms d'un pays de nulle part, de lieux enchantés et lointains, féeriques. Par la fenêtre de ma cuisine, pourtant, les voilà: leurs clochers pointent çà et là sur les montagnes, tous autant qu'ils sont, je les compte l'un après l'autre, du bout de l'index.

Toujours est-il qu'après la mort de Luigia, par amour, ou bien parce qu'il ne sait plus où donner de la tête avec deux fils à élever, qui ont vraiment besoin d'une maman, Luigi Bialetti ne tarde pas à se remarier, après moins d'un an de veuvage. Avec Teresa Cane, une «étrangère» venant de Chesio, un petit village du val Strona.

Comment ils se sont connus, ces deux-là?

Le fait est que mon grand-père exerce un autre de ces métiers qui paraissent aujourd'hui lointains et enchantés: vendeur ambulancier de tampons. De tampons à chaud, de fers à marquer le bétail. Ainsi, il s'absente souvent

de Montebuglio. Et volontiers, sans doute. Or du bétail, entre pâturages et étables, il n'en manque certes pas dans le val Strona.

Quoi qu'il en soit, Luigi se remarie. Il s'arrête alors pour s'occuper de sa nouvelle famille? Eh bien non, il repart aussitôt. Pour vendre ses tampons. C'est un gars revêche, Luigi Bialetti. Un grand travailleur, mais assez imperméable aux sentiments. Il part travailler loin, jusque dans le Frioul, et ne remet pas les pieds chez lui pendant six mois de l'année. Il s'en va de place en place vendre ses fers servant à marquer des lettres de l'alphabet outils et animaux.

Bref, c'est comme ça qu'Alfonso est élevé par la seconde épouse de mon grand-père: Teresa, une femme fantastique. Quoi qu'elle fasse, elle le fait bien. C'est une bonne mère, qui sait prendre soin toute seule des trois enfants – Alfonso, Camillo et Cesare, le petit dernier qu'elle a eu entre-temps avec Luigi. Quand son mari est absent, c'est-à-dire la plupart du temps, elle cultive la terre, s'occupe du bétail, traite les vaches, gère la maison et l'économie familiale avec toute sa sagesse simple.

Alfonso l'aime. Et c'est réciproque.

Il est d'ailleurs facile de s'entendre avec Teresa, qui a bon cœur. Elle n'a que deux petites bizarreries. Dont la première est son surnom: Gin. Pourquoi une femme pré-nommée Teresa se fait-elle appeler comme ça? Mystère.

Son autre singularité, c'est qu'elle exige la plus grande ponctualité de ses enfants. Quand il s'agit de se mettre au lit? Oh, non. D'aller à l'école? Tu parles! Et puis l'école... à l'époque... qui la fréquente avec assiduité? Et alors, quand ça? Quand il faut se laver les dents? Non plus.

Quand on se met à table. Gin aime manger. Et là, oui, elle est inflexible. Là, ses trois enfants ne doivent pas déroger aux horaires. Jamais.

C'est alors qu'Alfonso conçoit une de ses plus grandes facéties, telle que même son fils Renato, peut-être, ne parviendra jamais à en faire d'aussi loufoque.

Le matin, juste avant d'envoyer les enfants travailler aux champs ou à l'école, Gin tape de l'index sur la table et dit :

– On déjeune à midi pile !

Elle ajoute :

– À midi pile ou bien...

– Ou bien ? demandent les enfants dans l'attente de la seconde option.

– Ou bien rien !

Elle finit par leur sourire. Alors les trois gamins détaient.

Alfonso fréquente l'école primaire. Une première année, une deuxième... Dès la troisième, il plantera là ses études pour aller vendre des tampons avec Luigi. Pour le suivre partout, jusque dans les montagnes environnantes et les Alpes.

Mais pendant deux ans, il y va. À l'école. Quotidiennement. Sauf quand c'est jour d'abattage.

L'établissement se trouve tout près des abattoirs, et les jours de tuerie sa maîtresse fait mettre les enfants en rang deux par deux, main dans la main, et sans rien dire à personne, les emmène marcher dans les bois, pour faire cours en plein air. Regarder les nuages et le ciel. Et aussi les premières étoiles, si c'est l'hiver. Voire dessiner les constellations. Ou en inventer de nouvelles.

– Venez, elle dit. Venez avec moi !

Et ils s'en vont contempler la nature.

– Il y a un tas de choses à apprendre là-dehors, bien plus qu'en classe !

Alfonso regarde les bois, les montagnes. Les fourmilières lui semblent d'une beauté impossible. Parfois, ils descendent jusqu'au lac. Ils voient les femmes battre le linge au lavoir. Alfonso dessine tout. Comme s'il prenait des notes sur la vie autour de lui. Comment pourrait-il savoir que toute cette histoire découlerait de ce simple geste !

Ou bien ils empruntent la « grand-route », qui n'est pourtant qu'un petit chemin – mais à l'époque, tout est poussière et cailloux. Ils courent jusqu'à la chapelle de la sainte, sainte Anne, bien sûr. Qui sait ce qu'ils se disent. Ils rient. Ce sont de belles journées. Alfonso rentre à la maison et déclare que ce sont ses préférées, les meilleures de l'année !

– Qu'est-ce que tu as appris ? lui demande Gin.

Alfonso lui montre les moineaux ou les nuages qu'il a dessinés.

– Compliments ! dit Gin. Et quand est-ce que tu apprends de quoi c'est fait, le vent ?

– Peut-être la prochaine fois !

Et il s'enfuit telle une rafale. Ces journées passées à l'école – mais hors de l'école – sont uniques pour les enfants. Ils ne savent pas que la maîtresse les emmène marcher moins pour leur faire prendre l'air que pour leur éviter d'entendre les plaintes du bétail qu'on égorge ; ils ne savent pas que les journées les plus belles sont celles du massacre des animaux. La vie, c'est aussi ça, cette chose étrange.

Sant'Anna, le hameau, tire son nom de la chapelle de la sainte, qui sera abattue quand on asphaltera la grand-route. Pour faire la via Sant'Anna, on chassera la sainte. L'aurore et le crépuscule. De quoi marquer ce détail d'une petite croix rouge, le garder en tête lui aussi. Cette histoire est faite de ça : de détails.

Quoi qu'il en soit, ces années-là, Alfonso fréquente l'école, et l'après-midi, il fait cette chose coquine : il se glisse dans l'église, et si quelqu'un doit se confesser, il se cache dans le confessionnal, derrière la grille, et de sa voix la plus grave, il marmonne :

– Dites-moi tout, mon enfant.

Et il écoute les ragots du village.

Il n'y a pas grand-chose à faire, on s'amuse comme on peut. Et même cette polissonnerie, se cacher dans le confessionnal et se faire passer pour le prêtre, il y renonce vite, quand une fille dont il est follement amoureux, croyant avoir affaire au curé, confesse – c'est le cas de le dire – son amour pour un autre garçon. Alfonso s'enfuit sans même lui accorder sa fausse absolution comme il le faisait d'habitude.

Des choses d'enfants. Un peu folles. Voire géniales. Car il faut du génie pour transformer l'ennui en jeu.

Voilà, quel âge tu avais, papa, quand un de tes coups de génie a fait perdre la tête au village ? Neuf ans ? Ou dix, carrément ? On était déjà en 1900 ?

Et comment je fais pour connaître cette histoire ? Parce que tu me la racontais, quand j'étais lovée sur tes genoux tel un chaton. Les fois où je te surprénais assis dans ton fauteuil, il fallait que je fasse vite avant que tu t'endormes éreinté, en fin de journée, ou que tu allumes ce cigare toscan qui fumait tout seul dans ta bouche tandis que tu te mettais à ronfler. Voilà, dès que tu t'asseyais, je devais courir pour grimper sur tes genoux, te poser des questions et t'écouter.

Tu me fredonnais la chansonnette des fers à marquer, celle que tu avais inventée quand tu accompagnais ton père dans ses périples et qu'il s'éloignait un instant, qu'il

se reposait; alors toi, tu te mettais au centre de la place, tel un bonimenteur. Et tu chantais cette ritournelle, comme tu le ferais plus tard pour moi.

*Messieurs et gentes dames,
je suis venu à vous sur la place publique
pour vous offrir un instrument qui sert à protéger
et à défendre aussi les outils qui sont de votre propriété
contre les vols et les échanges.
Avec ces tampons à chaud,
vous pourrez estamper vos initiales...*

Et tu me la chantais comme ça, en me faisant sauter sur tes genoux et en accordant ta voix au rythme du trot qui, en crescendo, devenait un galop. Puis tu me regardais droit dans les yeux, si sombres les tiens, si bleus les miens. Tu ralentissais le rythme et te mettais à me raconter ta vie, comme si de rien n'était.

– Tu vois, Tina, un jour, alors que j'avais peut-être neuf ans et que j'habitais encore à Montebuglio, j'avais faim, mais une de ces faims...

– Tu avais faim comment, papa?

– Que je t'aurais mangée toute crue, si tu avais été là! Mais moi, j'étais un enfant, alors toi, qui sait où tu pouvais être? Bref, j'avais tellement faim que je suis allé voir Gin et que je lui ai dit: «Gin, si on mangeait?»

Et je riais, je me trémoussais, je voulais que tu poursuives tout de suite ton récit, mais rien, tu sais comment on raconte les histoires, non? On tourne autour du pot dès qu'on s'approche du moment clé. Alors tu te mettais à chanter un autre couplet de l'air des tampons à chaud.

*Ces objets de première nécessité
sont non seulement utiles,
mais indispensables à tous les travailleurs,
tant riches que pauvres!*

Puis tu t'arrêtais. Moi, j'avais le souffle coupé à force de sauter sur tes genoux, et toi, tu reprenais ton récit comme si de rien n'était :

– Mais Gin, ma Tina, si tu l'avais connue... sa règle d'or, c'est qu'on ne mangeait pas avant midi ! Midi pile. Quel caractère ! Alors, tu sais ce que j'ai fait ?

Et moi, je le savais, je l'avais déjà entendue mille fois, cette histoire, mais comment aurais-je pu te répondre par l'affirmative ? C'était la partie la plus belle !

– Non, papa, tu as fait quoi ?

– Eh bien... j'ai couru jusqu'à l'église !

– Te cacher dans le confessionnal ?

– Oh, non ! Ça, je ne le faisais pas encore ! Je suis allé sonner les cloches ! Et *ding dang dong...* douze fois ! Et quand je suis rentré à la maison, Gin... tu aurais dû la voir ! Dès qu'elle avait entendu les douze coups, elle qui était toujours si ponctuelle pour le déjeuner, elle s'était mise à verser la farine de maïs dans le chaudron en cuivre suspendu au crochet de la grande cheminée, pour préparer la polenta. Et comme elle n'avait pas encore eu le temps d'aller chercher des œufs, elle a filé au poulailler, au risque de brûler la polenta, le chaudron et la maison tout entière !

Je riais comme une folle, heureuse, tandis que tu poursuivais :

– Et pendant qu'elle courait et se démenait, tout le village, qui avait entendu les cloches, murmurait : « Comment ça, déjà midi ? » Alors une petite foule de curieux et de retardataires s'est attroupée sur la place...

Et moi je riais, papa, je riais sur tes genoux.

– Ils étaient tous surpris, «Mais comment ça se fait qu’il soit déjà midi?», ils répétaient. Jusqu’à ce que le curé sorte et dise: «Ah, mais je vous signale que celui qui a sonné les cloches... »

– «Ce n’est pas du tout moi!»

Je t’interrompais toujours à ce point du récit, papa Alfonso. C’était tellement drôle de te voler la réplique du prêtre!

– Alors la foule va chercher le sacristain, parce que si ce n’est pas le curé, qui a pu sonner les cloches? Mais le sacristain, à cette heure-là, il est dans le potager en train de bêcher, et dès qu’il voit tout ce monde, il dit: «Ah, mais je vous signale que celui qui a sonné les cloches... »

– «Ce n’est pas du tout moi!»

C’était encore mon tour, et je riais et hurlais quand j’intervenais pour dire mes répliques.

– Et comme ça, pendant tout ce remue-ménage... le gamin qui a semé la zizanie est tranquillement assis dans sa cuisine, en train de manger de la polenta, de boire de l’eau de la fontaine. Tellement heureux que même quand la vérité éclate et qu’il est puni, eh bien tant pis... Ce gamin, Tina, il est fait comme ça: si le futur n’arrive pas au moment voulu, lui, il va le chercher!

Je n’avais même pas le temps de dire un mot, tu terminais ta chansonnette en me faisant sauter comme une puce sur tes genoux pointus.

*Et tous ces objets de première nécessité
ne sont pas utiles mais indispensables,
et leur prix modique
est le même pour TOUS! POUR TOUS!*

Tu sais ce qu'on m'a raconté? Que dans le Frioul, très loin d'Omegna, le petit musée ethnographique d'Erto comprend aussi, outre la section consacrée aux documents et aux témoignages liés au désastre du Vajont¹, allez savoir pourquoi, un petit espace dédié aux fers à marquer et aux tampons à chaud. Et là, en aiguisant son regard, parmi les cartels et les documents, on peut encore lire le nom et l'histoire du colporteur qui partait de la gare du lac d'Orta avec sa marchandise pour monter là-haut: Luigi Bialetti.

Ça ne nous intéresserait guère: nous savions déjà que ton père, mon grand-père, grimait tout là-haut. Mais il y a là-bas, m'a-t-on dit, une photo. Nostalgie, quand tu nous tiens... On y voit Luigi Bialetti assis dans un coin et, au centre de la place, un gamin. Qui chante un drôle d'air. Et ce gamin chanteur, papa, c'est toi. Un jour ou l'autre, il faudra que je me décide à aller voir si c'est vrai. Que je trouve le courage de chercher cette photo et de te regarder enfant, alors que tu chantes ces couplets qui, pour moi, n'appartiennent qu'à nous deux.

1. En octobre 1963, un énorme glissement de terrain dans le lac de retenue du barrage du Vajont a provoqué une vague géante qui a submergé les villages en aval et tué près de 2000 personnes.

Tout ce bordel pour rien

Ma mère, Ada Calderoni, c'est un doux coucher de soleil qui l'a emportée, de ceux qu'elle aurait aimé admirer, le soir du 21 mars 1993. Le printemps est arrivé, elle est partie. Drôle de façon de commencer à parler d'elle. Mais raconter plutôt où et quand elle a vu Alfonso pour la première fois, n'est-ce pas tout aussi bizarre ?

Qu'est-ce que les enfants peuvent savoir du temps où leurs parents n'étaient pas encore leurs parents, où ils ne se connaissaient même pas, où ils étaient deux jeunes gens, deux vies indifférentes l'une à l'autre ?

Si je sais comment les choses se sont déroulées, c'est grâce à maman. La source de toute cette histoire, c'est presque toujours elle. Au cours de la dernière période de sa vie, quand on l'interrogeait sur le jour où Alfonso et elle s'étaient croisés pour la première fois, quand on lui demandait précisément où ça s'était produit et ce qu'ils faisaient à ce moment-là, Ada racontait tout par le menu.

Leur rencontre a de quoi faire écarquiller les yeux. C'est un événement un peu magique, d'une magie qu'il ne faut pas laisser s'évanouir. J'en suis désormais la seule dépositaire. Alors voici.

Elle me disait avoir vu pour la première fois ce beau garçon qui allait devenir son mari, mon père, au soir d'un 26 juin très lointain. Plus encore qu'un soir, c'était une nuit. Une nuit resplendissante d'étoiles et de joie, car une grande fête battait son plein, avec un tas de verres levés, de rires, de chants sous un ciel poinçonné de lumières.

Lui, cette nuit-là, il se promenait dans le village, seul, le nez en l'air. Cette atmosphère de fête le laissait froid, il la trouvait même agaçante. Il tenait dans sa main un bloc-notes, un crayon, il gribouillait et marchait. Il regardait le ciel, comme les jours où il n'allait pas à l'école.

Par ailleurs, la mère d'Ada s'appelait Celestina et sa grand-mère Adele... C'était cette même Adele qui avait été l'institutrice d'Alfonso à l'école primaire, celle qui, les jours d'abattage, lui avait appris à dessiner en marchant dans les bois. Quels fils ténus tisse le destin, et quelle joie de tenter de les renouer !

Nous étions en 1903, donc, au mois de juin, le 26.

Qu'y a-t-il là de si remarquable ? Eh bien, écoutez un peu.

Tu es un garçon, papa, à ce stade du récit. Un peu plus que ça, en réalité, car en 1903, tu as quinze ans, tu as abandonné tes études depuis belle lurette, tu accompagnes ton père dans ses déplacements, tu es même bonimenteur de places publiques. Bref, un homme fait, déjà.

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que tu es grand. Pour les gens, tu es déjà Alfonso Bialetti de Montebuglio. C'est comme ça qu'ils t'identifient. Ils savent que tu es fantasque, et sympathique aussi. Taciturne, parfois. Comment toutes ces choses cohabitent en toi, eh bien, il faut te connaître pour le comprendre.

Quoi qu'il en soit, nous sommes le 26 juin 1903: il est temps de raconter cette soirée fatidique.

Ce qu'Alfonso a en tête ce soir-là, nul ne le sait au juste. Il marche. Ses jambes sont bien entraînées. Et ce soir, il s'en va, le nez en l'air, de Montebuglio à Sant'Anna. Quelques kilomètres à peine, ce n'est pas un exploit, mais les parcourir de nuit – dans cette obscurité du début du xx^e siècle –, à travers bois, c'est plus facile à dire qu'à faire. Alfonso marche. Tout seul, un bloc-notes à la main. Et un crayon. Il dessine. Tel est son destin, même s'il ne le sait pas encore.

À l'époque, il y a une trattoria à Sant'Anna. C'est justement là qu'a lieu la fête dont parle maman. Ça fait presque rire. Pas le fait qu'il y ait une fête, mais... une trattoria, dans un hameau de trois maisons rattaché à un village de quatre-vingts âmes, un coin perdu au milieu du rien le plus absolu! Quel fou a pu ouvrir ce genre d'établissement là-haut? Et puis c'est une trattoria spéciale, avec un verger, une vigne, un potager – pour avoir des légumes au kilomètre zéro, déjà en 1903. Elle produit elle-même raisin de table, lapins, poules, dindes, oies, vaches et autres cochons... tout ça au même endroit.

Le cuisinier est encore plus extravagant: toujours en mouvement, très menu, avec de petits yeux perçants d'un bleu intense. Cette trattoria est aussi sa maison. Ainsi que son étable. Oui, tout ça. Et pour que, de l'extérieur, les passants ne s'aperçoivent pas que la trattoria et l'étable sont mitoyennes, il a fait accrocher des rideaux aux petites fenêtres de l'abri des vaches. À carreaux rouges et blancs, comme les nappes. De fait, ce sont justement de vieilles nappes de la trattoria. En regardant la façade, on dirait vraiment une jolie maison. Certes, de temps en temps, qui passe la tête par une fenêtre? Une vache frissonne.

Et comment il s'appelle, le cuisinier de la trattoria?

Luigi Calderoni, surnommé « Luisin¹ » parce qu'il est petit et maigre. Mais en réalité, personne ne l'appelle comme ça, tout le monde l'appelle « Bondante », parce que... parce que l'histoire est longue, et qu'on l'expliquera au moment voulu.

Bref, Alfonso a quinze ans. Qu'il soit allé à Sant'Anna pour la trattoria ou pas, nul ne le saura jamais. Mais à mon avis, non. Il est du genre direct quand il veut manger, il sonne plutôt les cloches du village et ne fait pas deux kilomètres à pied la nuit à travers bois. En tout cas, il s'est approché à grands pas mais reste à distance quand il aperçoit Bondante. Rien de personnel, c'est juste qu'Alfonso est réservé, il n'a pas envie de bavarder. Et puis il est concentré. Sur quoi? Sur le ciel.

Bondante est tiré à quatre épingles, très raffiné dans son uniforme blanc digne des restaurants les plus renommés, avec sa belle toque blanche, gonflée et empesée. Il passe parmi les tables, sert en personne les clients, leur présente les plats avec une attention au service qui ne sera égalée que bien plus tard. On est en 1903, mais le soir de la rencontre entre Alfonso et Ada déborde d'avenir.

Dès qu'il a les mains libres, Bondante retourne en cuisine, attrape par coquetterie une canne à pommeau d'ivoire et d'argent, et revient parader dans la salle en s'appuyant dessus tel un grand seigneur, afin de recueillir les applaudissements de la clientèle pour la qualité des mets et du service.

Jeune homme, il a travaillé dans les grands hôtels de la Côte d'Azur et de Suisse, puis il est rentré à Casale Corte

1. Version dialectale de Luisino, diminutif qui correspond au français « Petit Louis ».

Cerro. Et là, à Sant'Anna, il a apporté tout ce qu'il avait appris à l'étranger.

Il virevolte entre les tables, élégant et irréprochable. Mais il sait qu'il doit faire honneur à son surnom : d'une pirouette, comme s'il dansait, il pose devant les clients qui n'ont pas encore été servis le plat qu'il vient de préparer, et c'est alors qu'il lance sa phrase la plus célèbre, pour laquelle il est connu de tous :

– *Tignì, l'è bundànt!*

Tout le monde rit. Il vient de dire « Tiens, c'est abondant » en dialecte, pour rester fidèle à son rôle, à la comédie de la vie. Dans le coin, les gens savent rire de bon cœur. Entre autres parce qu'il n'existe aucun plat servi par Bondante qui ne soit abondant. Ce sont toutes des portions extra-larges. Succulentes, mais gigantesques. C'est ainsi que ça doit être, là-haut chez Bondante.

C'est la nuit du 26 juin, l'été vient de commencer et la lune, on pourrait presque la décrocher avec une échelle pour faire des économies de chandelles – à Montebuglio, on raconte que quelqu'un du cru l'a déjà fait autrefois ; la lune et une échelle ornent du reste le blason du village.

Quand tout le monde est servi, les clients, tous ensemble, comme s'ils répondaient à un ordre, lèvent soudain leurs verres, crient, chantent, trinquent et mangent.

– Vive Bondante ! lance l'un d'eux.

– Bravo, Bondante ! renchérit un autre.

On entonne des chansons, on boit du vin. Certains dansent. Ça dure assez longtemps.

Voilà, c'est à cause de tout ça, du vacarme, qu'Alfonso garde ses distances. Or il avise soudain, du coin de l'œil, quelqu'un qu'il connaît : Adele, qui est là elle aussi, en train de chanter et de trinquer avec les autres. Il laisse tomber son dessin, tout ce raffut l'énerve, mais si son

ancienne institutrice est présente, alors cette fête doit être une chose sérieuse. Il s'approche du chef, du maître d'hôtel, du propriétaire, du palefrenier, de cet homme qui est tout ça à la fois: Bondante. Il le regarde dans les yeux. Fixement.

– Et toi, tu bois un coup avec nous? dit l'autre en lui tendant un verre rempli à ras bord.

– Qu'est-ce qu'on fête? demande Alfonso en glissant son bloc-notes dans sa poche et en plaçant son crayon derrière son oreille.

– La vie! dit Bondante.

– La sienne!

C'est une autre voix qui a prononcé ces mots. Celle de Celestina Rondelli, la femme de Bondante. Elle tient dans ses bras une nouvelle-née. Ada. Ce sera ma mère.

– La sienne? répète Alfonso, qui n'a peut-être pas compris.

De qui veut parler cette inconnue? Il regarde autour de lui. Alors Celestina indique la petite fille dans ses bras. Il regarde la première, observe la seconde.

Ce sont quatre inconnus. Ils deviendront – pour Renato et moi – papa, maman, grand-père Bondante et grand-mère Celestina. La femme à qui je dois mon prénom. Et peut-être aussi quelque chose de plus, un destin: celui d'institutrice. Car Celestina aussi, de même qu'Adele, sa mère, a été maîtresse d'école. Comme je le deviendrai moi-même.

Bref, c'est là qu'ils se voient pour la première fois.

Qui sait ce que tu fais, Ada? Tu ris, tu dors, tu te tais, tu souris? Tu fais la fête? Tu es la princesse de la soirée.

Personne ne s'en souvient. En revanche, ce que dit papa Alfonso, c'est une chose qu'on ne peut pas oublier. Une de ces phrases qui marquent une vie.

Mais d'abord, il s'éloigne, s'allonge par terre, le dos dans l'herbe, regarde les étoiles...

Il a quinze ans, c'est peut-être déjà un homme, en 1903, mais on reste tout de même un garçon à cet âge-là. Alors il se remet à dessiner. Une constellation. Celle qu'il a juste au-dessus de sa tête, la constellation d'Orion. Puis il relie d'un trait fin ces petits points que sont les étoiles, qu'il voit là-haut et dont il reproduit la forme sur le papier ce 26 juin, jour de la naissance d'Ada, et de leur première rencontre. Et c'est la dernière chose qu'il fait avant de dire en dialecte, tout simplement :

– *Tant burdèl par nuta!*

« Tout ce bordel pour rien ! »

Pour rien... qui connaît le destin que la vie nous prépare ?

Table des matières

Appelez-moi Tina.....	7
Prologue. Ce sera notre fortune	13
1. Le camelot.....	19
2. Tout ce bordel pour rien	29



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Un sogno di polvere e acqua -
Storia della famiglia che ha inventato la Moka*

© 2025 First published in Italy by Mondadori

This edition published in arrangement with Grandi & Associati

© 2026, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement
de systèmes d'intelligence artificielle.*

*La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.*

Couverture : D. Hoch

Photo : © HMVart/iStock

Cette édition électronique du livre *La romanesque histoire d'une cafetière nommée Moka* de Celestina Bialelli avec la complicité de Alessandro Barbaglia a été réalisée en avril 2026 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1252-0)
ISBN ePDF : 979-10-349-1254-4